

** Pour une brève présentation de la pensée de Bernard Lonergan, voir P.-H. Lemieux, Lonergan: les dimensions du sens, dans Les Lettres Québécoises, no 6, avril-mai 1977.

HORIZONS FUSIONNANTS :
SYSTÈME, SENS COMMUN, ÉRUDITION *

Bernard Lonergan **

[p.87] L'étude de la logique, des mathématiques, des sciences naturelles, des sciences humaines généralisantes telles que l'économie, la psychologie, la sociologie, nous a habitués à un style et à un mode de pensée où des contrôles sont constamment et explicitement appliqués. On définit les termes, on exprime et reconnaît les assomptions, on formule et vérifie les hypothèses, on tire des conclusions en accord avec les paradigmes logiques. Un contrôle aussi constant et explicite a rendu ce type de pensée très bien connu, très facilement objectifié, très volontiers verbalisé. Nommons-le le type systématique, et procédons à considérer deux autres types de développement intellectuel qui existent et fonctionnent mais qui sont facilement négligés; je veux dire le type de sens commun et l'érudit.

L'intelligence de sens commun est marquée par la spontanéité. Il y a l'inquisition spontanée: la cascade des questions chez l'enfant, l'émerveillement critique du garçon, l'attention aiguë de l'adulte. Il y a l'accumulation spontanée d'intuitions [insights]: une réponse à une question ne fait qu'engendrer plus de questions; parler ou agir sur la base de ce que nous avons compris révèle l'inadéquat de nos intuitions, et cette révélation mène à une inquisition ultérieure et à une intuition plus poussée. Il y a le processus spontané du montrer et de l'apprentissage. Non seulement en effet sommes-nous nés avec un désir naturel de nous enquerir et de comprendre, mais en plus nous sommes nés dans une communauté qui porte en elle un fonds commun et accumulé de réponses testées. Ainsi, nous regardons

* Merging Horizons: System, Common Sense, Scholarship, in Cultural Hermeneutics I (1973), p.87-99, Boston Collège.

les autres faire des choses, essayons d'en faire autant nous-mêmes, échouons, regardons encore et essayons encore, jusqu'à ce que la pratique rende parfait.

Mais si on demande quel est le contenu de cette commune accumulation et de ce commun magasin, on ne doit pas s'attendre à une réponse en termes de définitions, postulats et inférences. Les Athéniens dépeints dans les premiers dialogues de Platon savaient très bien ce qu'ils entendaient par courage, sobriété, justice, savoir. Mais ni eux ni Socrate n'étaient capables d'arriver à des définitions universellement valides. Et quand les définitions furent éventuellement fabriquées, comme dans l'*Ethique à Nicomaque*, la pensée avait viré du sens commun dans le mode systématique. D'ailleurs, le sens commun ne s'exprime pas dans des propositions universellement valides. Sa sagesse accumulée se présente en proverbes, et les proverbes ne sont pas des règles universelles mais plutôt quelques avis que, communément, il est bon d'avoir en tête. Comme les règles de grammaire, les proverbes admettent les exceptions et, assez souvent, l'existence d'exceptions est marquée par un proverbe contraire. "Battre le fer quand il est chaud" et "Qui hésite est perdu" sont complétés plutôt que contredits par "Regarde avant de sauter". D'autre part, on a cru que le sens commun procède par analogie. Mais ses analogies ressemblent, non à l'argument par analogie qu'emploie le logicien, mais plutôt à l'adaptation de Jean Piaget, laquelle consiste en deux parties, premièrement l'assimilation qui fait entrer en jeu des opérations qui ont réussi dans un cas assez semblable et, deuxièmement, un ajustement qui tient compte des différences entre la tâche antérieure et la présente.

En vérité, la conception qu'a Piaget de l'apprentissage comme l'accumulation et le groupement d'adaptations met en lu-

mière une caractéristique fondamentale du sens commun. Il est ouvert sans fin, allant de l'avant, ajoutant toujours des ajustements supplémentaires. Car il est la spécialisation de l'intelligence humaine dans le domaine du particulier et du concret. Le particulier et le concret sont presque indéfiniment variables. L'homme de sens commun est l'homme qui juge chaque nouvelle situation et, si elle diffère de façon significative, qui ajoute l'intuition qui guidera le bon ajustement des routines acquises.

En outre, c'est ce caractère de fin ouverte, d'allure marchante, dans l'intelligence de sens commun qui la différencie de l'intelligence systématique. Le savoir qui peut être empaqueté en définitions, postulats, déductions, est un savoir qui est bouclé, complet, terminé. Insérer des intuitions nouvelles dans un système, c'est en fait le discarter et le remplacer par une nouvelle systématisation. Mais l'intelligence de sens commun est un agrégat coutumier d'intuitions qui fournit seulement un nucleus ou noyau auquel il faut ajouter des intuitions ultérieures avant qu'on parle ou qu'on agisse. Et ce nucléus n'est pas quelque système de vérités générales. C'est plutôt comme quelque outil à fin multiple et multi-ajustable qui peut être employé en toutes sortes de façons mais qui en fait n'est jamais employé sans qu'on fasse l'ajustement approprié.

Finalement, le sens commun n'est pas quelque unique chose commune à toute l'humanité. Il est variable sans fin. Chaque région, chaque localité, chaque métier, chaque génération tend à développer sa propre marque. L'homme de sens commun est prêt à parler et à agir de façon appropriée dans n'importe laquelle des situations qui se présentent communément en son milieu. Mais il sait aussi que les autres ne partagent pas toutes ses idées, et il en vient à savoir comment ils parleront et agiront dans les situations où ils se trouvent. S'il

[189]

arrive un étranger dans son cercle de connaissances, alors l'étranger est étrange parce que ses manières de parler et d'agir sont gouvernées par une autre sorte de sens commun, non familière. Inversement, quand on émigre de son milieu originel, qu'on s'installe dans une autre ville, prend un nouveau travail, entre dans un nouveau cercle de connaissances, alors on doit être prêt à faire à Rome ce que les Romains font. On doit remodeler son sens commun et, pour ce faire, on doit y aller lentement, être toujours en alerte, découvrir ce qu'il faut faire pour enlever l'étrangeté que les autres sentent, la surprise qu'ils éprouvent, l'impression que ceci est curieux, que cela est déplacé, et que telle autre chose encore est idiote.

Tournons-nous maintenant du sens commun vers le type érudit du développement intellectuel, développement caractéristique de l'homme de lettres, le linguiste, l'exégète, l'historien. Comme le penseur systématique, l'érudit sort de son environnement immédiat et s'occupe de matières qui manifestement ne sont d'aucun intérêt pratique. Mais à la différence du penseur systématique et comme l'homme du sens commun, l'érudit ne vise pas à un savoir qui peut être empaqueté en définitions, postulats et inférences. Il pense plutôt à entrer dans le milieu et à comprendre les façons de penser, parler, agir d'un autre temps et lieu, fictif ou réel. Pour employer le langage du Prof. Gadamer dans son grand ouvrage, Wahrheit und Method, l'érudition est affaire de Horizontverschmelzung, d'horizons combinés ou fusionnants. C'est une affaire pour chacun de retenir le sens commun qui guide la parole, l'action et qui interprète les mots et gestes des autres gens de son milieu, et néanmoins, d'acquérir l'habileté d'interpréter les mots et gestes d'autres gens, réels ou fictifs, d'autres temps et lieux, souvent éloignés. Car l'érudit, comme si cela se pouvait, vit dans deux mondes, possède deux horizons. Il n'est pas un anachroniste lisant le sens commun contemporain dans le passé; et il n'est pas un archaïsant employant un ancien sens commun dans la parole et l'action contemporaines. Pour n'être

aucun, ni un anachroniste ni un archaïsant, il doit à la fois retenir le sens commun de son propre temps et lieu et, aussi bien, développer le sens commun d'un autre temps et lieu.

Maintenant, la combinaison ou la fusion d'un horizon de sens commun et d'érudition n'est pas le seul cas d'une telle combinaison. Sens commun et intelligence scientifique peuvent fusionner pour nous donner des techniciens. Intelligence érudite et scientifique peuvent fusionner pour appliquer l'économie moderne à la compréhension des anciens empires. Mais c'est la fusion des horizons de sens commun et d'érudition qui, je pense, reste plus en besoin d'élucidation. Aussi je propose de choisir [p.90] une des tâches de l'érudit, celle de l'interprétation, de l'exégèse, de la compréhension correcte du sens d'un auteur. Sur l'aspect général des documents à interpréter je serai bref. Je parlerai plus longuement sur le processus d'en venir à comprendre de quoi l'auteur traitait, ce que précisément ses oeuvres signifient, ce qu'étaient sa trempe d'esprit et sa perspective, ce qui finalement chez l'interprète lui-même peut avoir bloqué sa compréhension. Je terminerai avec quelque aperçu sur les critères, proche et lointain, qui guident le jugement de chacun sur l'exactitude de son interprétation.

Premièrement, alors, les documents à interpréter ne sont pas en général, des expressions de pensée systématique. Il y a une abondante littérature exégétique sur les simples évangiles mais, ainsi que l'a indiqué le Prof. Castelli, il y en a peu ou pas sur les Eléments d'Euclide. La raison à cela n'est pas dure à creuser. Une oeuvre systématique définit ses termes, pose explicitement ses assomptions, et tire ses conclusions en accord avec les règles logiques. En autant que l'idéal scientifique est atteint, il peut y avoir des problèmes d'apprentissage, d'en venir à comprendre ce que le système propose, mais on^{n'}y trouve pas les problèmes d'interprétation, problèmes qui surgissent de passages obscurs, où peu de sens est apparent, et de passages ambigus pour lesquels plus d'un sens vient à l'esprit.

alinéa

II Ensuite, il y a quatre façons selon lesquelles l'interprète a à dé-⁶
velopper sa compréhension : il a à comprendre la chose dont traite le
document; il a à comprendre les mots que le document emploie; il a à
comprendre l'auteur qui composa le document; et finalement il a à se
comprendre lui-même.

L'interprète, donc, a à comprendre la chose traitée dans le
texte. Communément il possédera une telle intelligence avant de consi-
dérer le texte, car on assume qu'il connaîtra la langue dans laquelle
le texte est écrit et les choses auxquelles les mots de cette langue
se réfèrent. Encore un tel savoir n'est-il que général et po-
tentiel. Il ne deviendra particulier et actuel qu'à travers une étude
du texte. Mais le point à souligner ici est que plus l'expérience de
l'interprète sera grande, plus cultivée son intelligence, mieux équi-
libré son jugement, et plus délicate sa conscience, plus grande sera
la probabilité qu'il tombera sur le sens voulu par l'auteur.

En disant cela, je rejette évidemment un principe bien connu
et fréquemment répété - le principe de la tête vide. Selon ce prin-
cipe, si on veut pratiquer non l' eisegesis mais l' exegesis, si on
n'est pas pour lire dans un texte ce qui n'est pas là, si on n'est
pas pour régler de façon aprioriste ce que le texte doit dire peu
importe ce qu'il dise, alors on doit tout simplement lâcher toutes pré-
conceptions d'aucune sorte, s'appliquer simplement au texte, voir
tout ce qui est là et rien qui ne soit pas là, permettre à l'auteur
de parler pour lui-même, lui permettre d'être son propre interprète.

Or de telles prétentions sont à la fois justes et faus-
ses. Elles sont justes en autant qu'elles assaillent un mal bien con-
nu : l'interprète impute très facilement à l'auteur des opinions que
l'auteur n'a jamais maintenues. Mais elles sont fausses quant au
remède qu'elles proposent, car elles prennent pour acquis que l'inter-
prète n'a qu'à jeter un bon coup d'oeil au texte et il verra ce qui

est là. Cela est complètement erroné, et s'appuie sur un intuitionisme naïf. Bien loin d'affronter la tâche complexe d'en venir à comprendre la chose, les mots, l'auteur et soi-même, le principe de la tête vide recommande aux interprètes d'oublier leur propres vues et de s'appliquer à ce qui est là. Mais tout ce qui est là-devant n'est qu'une série de marques noires sur un fond blanc. Toute chose au-delà et en plus d'une répétition des mêmes marques dans le même ordre sera médiatisé par l'expérience, l'intelligence, le jugement et la responsabilité de l'interprète. Plus son expérience sera étroite, son intelligence moins cultivée, son jugement plus pauvre, plus il sera insouciant de ses responsabilités, alors plus grande est la probabilité qu'il imputera à l'auteur une opinion que celui-ci n'a jamais soutenue. D'un autre côté, plus son expérience sera large, plus développée son intelligence, mieux équilibré son jugement, plus délicat son sens de responsabilité, alors plus grande^{SBM} la vraisemblance qu'il envisagera toutes^{les} interprétations possibles et assignera à chacune son degré approprié de probabilité.

L'interprétation n'est donc pas seulement affaire de regarder des signes. C'est plutôt affaire de se laisser guider par les signes dans un processus qui part du savoir antécédent, général et potentiel de chacun et mène au savoir subséquent et actuel de ce qu'un auteur particulier a voulu dire dans une phrase, un paragraphe, un chapitre, un livre donnés. Plus les res^Sources initiales sont grandes, d'autant plus grande la probabilité de posséder le savoir général et potentiel requis.

En plus de comprendre la chose, l'interprète doit comprendre les mots. Or en fait il arrive que, alors que l'écrivain voulait dire P, le lecteur pense à Q. Mais en ce cas, tôt ou tard, une difficulté surgira. ^{Pas} Tout ce qui est vrai de P l'est aussi de Q, et alors l'auteur semblera dire ce qui est faux ou même absurde.

[p. 42]

A ce point s'éclaire la différence entre l'interprète et le polémiste. Ce dernier assumera que sa mésintelligence fournit une interprétation correcte et il procédera à la démonstration des nombreuses erreurs et absurdités de l'auteur. Mais l'interprète considérera la possibilité que lui-même soit en faute. Il lit davantage. Il relit. Eventuellement il tombe sur la possibilité que l'écrivain pensait non à Q mais à P, et avec cette correction le sens du texte devient simple.

Maintenant ce processus peut se produire maintes fois. C'est le processus auto-correcteur de l'apprentissage. Les données suscitent des questions. Les intuitions suggèrent des réponses. Les réponses donnent lieu à des questions ultérieures. Graduellement il se bâtit une accumulation d'intuitions qui se corrigent et se complètent l'une l'autre et qui ensemble vont aux données comme un gant fait à une main. De telles intuitions constituent la compréhension du texte, la Verstehen. Elles sont distinctes de l'expression de cette compréhension, laquelle est une interprétation du texte, une Auslegen. Finalement, et la compréhension et l'interprétation sont distinctes du jugement qui dit si la compréhension et l'interprétation sont justes.

Or c'est la compréhension qui franchit le cercle herménéutique. Le sens d'un texte est une entité intentionnelle. C'est une unité qui se développe en parties, sections, chapitres, paragraphes, mots. Nous pouvons saisir l'unité, le tout, seulement à travers la saisie des parties. En même temps les parties sont déterminées dans leur sens par le tout que chaque partie révèle. Tel est le cercle herménéutique. En logique cette dépendance réciproque constituerait un cercle vicieux. Mais la logique a à faire avec des concepts et des propositions, des mots et des phrases. La compréhension est prélogique, préconceptuelle, prépropositionnelle. On en vient à comprendre non en déduisant mais par un processus auto-correcteur d'apprentissage qui entre en spirale dans le sens du tout en utilisant

chaque nouvelle partie pour étoffer et préciser et corriger la compréhension acquise par la lecture des parties antérieures.

Les règles de l'herméneutique ou de l'exégèse dressent la liste des points qu'il vaut la peine de considérer dans l'effort pour en arriver à une compréhension d'un texte. Telles sont une analyse de la composition du texte, la détermination du but qui pousse l'auteur à écrire, la connaissance du monde pour qui il écrit, de l'occasion en laquelle il écrit, de la nature des moyens linguistiques, grammaticaux, stylistiques qu'il a employés. Cependant, l'important à propos de toutes ces règles c'est que l'on ne comprend pas le texte parce [p. 43] que l'on a observé les règles, mais que l'on observe les règles pour arriver à une compréhension du texte. L'observance des règles peut n'être que le pédantisme de l'obtus. Le précepte essentiel est de remarquer chacun de ses échecs à comprendre clairement et exactement, et de continuer sa lecture et relecture jusqu'à ce^{que} son ingéniosité ou la chance aient éliminé tous les échecs de compréhension.

En plus de comprendre la chose et les mots, on peut avoir la tâche de comprendre l'auteur. Quand le sens d'un texte est simple, alors avec l'auteur et par ses mots nous comprenons la chose à laquelle les mots se réfèrent. Quand une simple incompréhension arrive, comme lorsque le lecteur pense à Q alors que l'auteur voulait dire P, la correction est alors effectuée^{par} relecture soutenue et ingéniosité. Mais il y a des cas plus difficiles. Alors une première lecture fournit un peu de compréhension et un paquet de casse-tête. Une deuxième lecture, très peu de compréhension de plus et un beaucoup plus grand nombre de casse-tête. C'est que vient d'émerger le problème de comprendre non seulement la chose et les mots mais aussi l'auteur lui-même, sa nation, langue, époque, culture, façon de vivre et trempe intellectuelle.

Maintenant, le processus auto-correcteur de l'apprentissage, le processus de questions menant à des intuitions et réponses, et les réponses menant à davantage de questions, est la manière selon laquelle nous acquérons non seulement la compréhension qui informe notre propre parler et agir mais aussi la compréhension qui appréhende les façons différentes qu'ont les autres de parler et d'agir. Même avec nos contemporains ayant même langue, culture et état de vie, nous comprenons les choses non seulement avec eux mais aussi nous comprenons les choses à notre façon et, en même temps, leur différente façon de comprendre les mêmes choses. Nous pouvons faire la remarque qu'une expression ou une action est "en plein toi". Par cela nous voulons dire que l'expression ou l'action cadre, non pas avec notre propre façon de comprendre les choses, mais avec notre propre façon de comprendre la façon que les autres comprennent. Mais tout comme nous pouvons en venir à comprendre le comprendre de nos semblables, quand notre sens commun ^{saisit} ✓ des façons de comprendre non avec eux mais eux-mêmes, ainsi pareillement le même processus peut être poussé à un développement beaucoup plus grand, et alors le processus auto-correcteur nous sort de notre milieu et nous porte à quelque compréhension du sens commun d'un autre temps et lieu, d'une autre culture et trempe d'esprit. Mais en ce cas le processus de questions menant à des intuitions et réponses, et de réponses engendrant encore plus de questions, est l'affaire, presque longue d'une vie, de devenir un érudit, de devenir une personne en qui deux horizons fusionnent, l'horizon du sens commun contemporain ouvert et étendu pour inclure sans confusion l'horizon du sens commun d'un autre temps et lieu.

[p.44]

A part de comprendre la chose, les mots, et l'auteur, un interprète peut être provoqué à une compréhension de lui-même. Car les

text^es majeurs, les classiques, en lettres, en histoire, en philosophie, en religion, en théologie, sont non seulement au-delà de l'horizon initial de leurs interprètes mais peuvent aussi exiger de leurs interprètes une révolution intellectuelle, ou morale, ou religieuse.

Dans un tel cas le savoir initial qu'a l'interprète de la chose, de l'objet, traité dans le document, est simplement inadéquat. Il en viendra à le savoir seulement en poussant le processus auto-correcteur de l'apprentissage jusqu'à une révolution dans sa propre perspective. Il peut réussir à trouver la longueur d'ondes d'un auteur et à s'y brancher seulement en effectuant un changement radical en lui-même. Ce n'est pas tellement que son intelligence antérieure de lui-même était erronée comme d'avoir à se donner à lui-même un nouveau moi à comprendre.

C'est là la dimension existentielle dans le problème herméneutique. Elle git à la vraie racine des éternelles divisions de l'humanité en ses opinions sur la réalité, la moralité, la religion. En outre, en autant que cette révolution est seulement le premier pas, en autant qu'il reste le travail de repenser toute chose à partir du point de vue nouveau et plus profond, il en résulte la caractéristique du classique formulée par Friedrich Schlegel et citée par le Prof. Gadamer (p.274,n.2): "Un classique est un écrit qui n'est jamais pleinement compris. Mais les personnes instruites qui continuent à s'instruire veulent toujours en apprendre plus de lui."

De cette dimension existentielle il résulte un aspect ultérieur des problèmes centrants sur l'herméneutique. Les classiques fondent une tradition. Ils créent le milieu dans lequel ils sont étudiés et interprétés. Ils produisent chez le lecteur, par la tradition culturelle, la mentalité, la Vorverständnis, à partir de laquelle ils seront lus, étudiés, interprétés. Maintenant, une telle

tradition peut être véritable, authentique, une longue accumulation d'intuitions, ajustements, ré-interprétations, qui répète le message originel avec fraîcheur pour chaque époque. En ce cas le lecteur s'exclamera, comme firent les disciples sur le chemin d'Emmaus dans l'évangile de Luc: "Notre coeur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, quand il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les écritures?" (Lc 24,32). D'un autre côté, la tradition peut être inauthentique. Elle peut consister en un délayage du message originel, par reformulation en termes et sens qui cadrent avec les assomp-
 [p.45] tions de ceux qui ont esquivé le point de la transformation radicale. En ce cas une interprétation véritable sera accueillie avec incrédulité et moquerie, comme le fut Paul quand il prêchait à Rome et fut conduit à citer Isaïe: "Va trouver ce peuple et dis-lui: vous aurez beau écouter, vous ne comprendrez pas; vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas" (Act. 28,26).

J'ai présenté ma pensée dans les termes d'une antithèse tranchée. La réalité est plus complexe. Une tradition culturelle contiendra un très grand nombre de choses, et chacune d'elles peut être authentique à certains égards et inauthentique à certains autres. Et encore, cette complexité n'est pas le principal problème. Il réside dans le fait que des horizons fusionnants sont l'affaire non seulement du présent entrant dans le passé mais aussi du passé devenant vivant dans le présent et défiant les assomptions à la fois de l'individu érudit et de la tradition qui l'a nourri.

Nous avons considéré le travail d'interprétation en tant que venir à comprendre la chose, les mots, l'auteur, et soi-même. Nous devons maintenant nous demander comment on peut dire si oui ou non son interprétation est correcte. Ici on doit distinguer entre le critère de vérité prochain et éloigné, et nous allons commencer par le prochain.

Le critère immédiat de la vérité d'une interprétation est qu'il ne s'élève plus d'autres questions pertinentes. Car s'il n'y a plus d'autres questions pertinentes, alors il n'y a plus d'occasion pour que surgissent d'autres intuitions, et s'il n'y a plus d'occasion pour l'émergence d'autres intuitions, alors il n'y a plus d'occasion d'effectuer une correction de la compréhension déjà obtenue.

Cependant, les questions pertinentes ne sont habituellement pas les questions qui inspirèrent l'investigation. On commence à partir de son point de vue, à partir des intérêts, préoccupations et objectifs qu'on avait avant l'étude du texte. Mais l'étude elle-même est un processus d'apprentissage. Au fur et à mesure qu'on apprend, on découvre de plus en plus les questions qui concernaient l'auteur, les difficultés qu'il affrontait, les problèmes qu'il essayait de résoudre, les ressources matérielles et méthodiques à sa disposition pour les résoudre. Ainsi peu à peu on en vient à laisser de côté ses intérêts et préoccupations du début, pour partager de plus en plus pleinement les intérêts et préoccupations de l'auteur, pour reconstruire le contexte de sa pensée et de sa parole.

Mais que veut dire précisément le mot "contexte"? Il y a deux sens. Il y a le sens heuristique que le mot a au début d'une investigation, et il dit où chercher pour trouver le contexte. Il y a le sens actuel que le mot acquiert à mesure qu'on sort de son horizon initial et qu'on entre dans une vision plus large qu'inclut une partie significative de celle de l'auteur.

Initialement, donc, et heuristiquement le contexte du mot est la phrase. Le contexte de la phrase est le paragraphe. Le contexte du paragraphe est le chapitre. Le contexte du chapitre est le livre. Le contexte du livre est les opera omnia de l'auteur, sa vie et son époque, l'état de la question en son temps, ses problèmes, ses lecteurs éventuels, ^{son} intention et but.

En réalité, cependant, et éventuellement, le contexte est l'entrelacement de questions et réponses en groupes limités. Répondre à quelqu'une des questions suscitera des questions ultérieures. Leur répondre en suscitera encore plus. Mais alors que ce processus peut se répéter un certain nombre de fois, alors qu'il irait indéfiniment si on changeait continuellement le sujet, cependant il ne continue pas indéfiniment sur un même et unique sujet. Le contexte est donc un nid de questions et réponses entremêlés et entrelacés. Il est limité en autant que toutes les questions et réponses ont une portée, directe ou indirecte, sur un thème particulier. Finalement, parce que le contexte est limité, il arrive un moment où nulle autre question pertinente ne s'élève, et alors émerge la possibilité du jugement. Car s'il n'y a pas d'autres questions pertinentes, il n'y a pas non plus d'occasion pour que des intuitions ultérieures se produisent et par là corrigent, précisent, complètent les intuitions déjà atteintes.

Pourtant, quel est ce thème singulier qui limite la série des questions et réponses pertinentes? Ainsi que la distinction entre le contexte heuristique ou initial et le contexte réel ou éventuel le laisse voir, ce thème est quelque chose à découvrir au cours de l'investigation. Par persistance ou heureuse chance ou les deux on tombe sur quelque élément dans la série entrelacée de questions et réponses. On donne suite à sa découverte par des questions supplémentaires. Tôt ou tard on tombe sur quelque autre élément, puis sur plusieurs autres. Il y a une période où les intuitions se multiplient à grande allure, alors que les perspectives sont constamment en train d'être révisées, élargies, précisées, raffinées. On atteint un point où une vision supérieure émerge, alors que les autres composantes s'ajustent dans le tableau en une manière subordonnée, alors que les questions ultérieures fournissent des retours sans cesse diminuants, alors qu'on peut dire exactement ce qui

se passait chez l'auteur et appuyer sa déclaration par une évidence nombreuse.

[p.17] Le thème singulier, alors est quelque chose qui peut être indiqué généralement en une phrase ou deux mais qui se développa en une série souvent énormément complexe de questions et réponses subordonnées et connexes. On arrive à cette série par effort persistant pour comprendre l'objet, comprendre les mots, comprendre l'auteur, et comprendre soi-même. La clef du succès est de constamment se ramener à ce qui n'a pas encore été compris, car là gît la source de questions ultérieures, et de tomber sur les questions dirige l'attention vers les parties du texte où les réponses peuvent se trouver. Aussi R.G. Collingwood a-t-il loué "...le fameux conseil de Lord Acton, 'étudier les problèmes non les périodes'." Aussi le Prof. Gadamer a-t-il loué l'insistance de Collingwood sur le fait que le savoir consiste, non seulement en propositions, mais en réponses à des questions, de sorte que pour comprendre les réponses on doit connaître les questions aussi bien. Mon propre point de vue, cependant, n'est pas simplement l'interconnexion des questions et réponses mais plutôt le fait qu'une telle interconnexion vient en blocs limités, que l'on arrive à une zone où il n'y a plus d'autres questions relevant d'un thème donné, qu'à cette zone on peut reconnaître sa tâche comme achevée et déclarer son interprétation comme probable, comme hautement probable, comme certaine peut-être en quelques points.

En général, le jugement d'un interprète sera nuancé. Si réellement il n'y avait pas d'autres questions pertinentes sur aucun aspect de la matière, alors son jugement serait certain. Mais il se peut qu'il existe d'autres questions pertinentes auxquelles il ne prend pas garde, et cette possibilité conseille la modestie. En outre, il peut arriver qu'il prenne garde aux autres questions pertinentes mais

qu'il n'ait pas réussi à leur trouver des réponses et, dans ce cas, les questions ultérieures peuvent être rares ou nombreuses, d'intérêt primordial ou périphérique. C'est ce secteur de possibilités qui conduit l'interprète à parler avec plus ou moins d'assurance et avec plusieurs distinctions soignées entre les éléments les plus probables et les moins probables dans son interprétation.

Voilà pour le critère immédiat de la vérité d'une interprétation. Il reste le critère éloigné, un sujet auquel nous avons déjà touché en parlant de la composante existentielle dans la compréhension de l'interprète. Mais pour traiter le sujet d'un peu plus près, retournons à notre contraste initial entre les types de développement de l'intelligence, le systématique, celui de sens commun et l'érudit. Or le type systématique, précisément dans la mesure où il réussit à poser toutes les assomptions de façon ouverte et à mettre toutes les procédures sous contrôle, offre un caractère détaché et impersonnel. Ce qui est présupposé ne dépend pas de ce que tels et tels professeurs ^{nous} ont enseigné ou de ce qu'on pense qu'ils ^{nous} ont enseigné. Ce qui est produit n'est pas sujet aux préjugés qui seraient imposés par l'histoire antérieure, les valeurs, les buts, les sentiments de tel ou tel individu. En bref, quand un système fait erreur, il le fait non accidentellement mais systématiquement.

[p. 98] Par contraste, le type de développement propre au sens commun prend la forme du projet existentiel de chacun, de la façon dont chacun fait lui-même ce qu'il doit devenir. Il a une fonction cognitive par rapport à l'univers de chacun, il met en communication avec les semblables, il est pratique. Par lui chacun partage et adapte une tradition culturelle qui s'est bâtie au long des millénaires. Du contenu de cette tradition on n'a pas un inventaire complet et précis. Par rapport à elle on n'a aucun mode de contrôle en plus et au-delà des processus propres au sens commun: l'inquisition spontanée, l'accu-

mulation spontanée d'intuitions, le montrer et l'apprentissage ^pspontanés. En ce développement spontané chaque nouvelle avance est une fonction, non de précises assomptions et procédures, mais plutôt de la masse apperceptive totale qui a résulté de toutes les acquisitions antérieures d'intuitions. Puisque les erreurs de système sont systématiques, une preuve peut être établie quant à l'usage du doute méthodique cartésien dans la construction d'un système philosophique ou scientifique. Mais les contrôles de sens commun sont non pas explicites mais implicites; ils sont immanents et opérants dans notre attitude attentive, intelligente, raisonnable, responsable. Si nous avons dévié, si la tradition héritée a dévié, douter de tout n'est pas une solution, car cela ne ferait que nous réduire à une seconde enfance. Nous n'avons pas d'autre choix que de suivre l'avis de John Henry Newman — nous accepter nous-mêmes comme nous sommes et par force de constante et persévérante attention, intelligence, raisonabilité, responsabilité, travailler à agrandir ce qui est vrai et à expulser ce qui est erronné dans les vues que nous avons reçues ou spontanément développées.

Il reste le troisième développement de l'intelligence humaine, l'érudit. Dans l'essentiel ce développement ressemble non au type systématique mais à celui de sens commun. Bien qu'il s'intéresse aux paroles et gestes des individus ou groupes, même s'il vise à une compréhension du particulier et du concret, même s'il ^{laisse} s'élève aux systématisateurs la proclamation de toute vérité universelle pour laquelle l'érudition a fourni l'évidence, pourtant il est retiré du brouhaha de la vie quotidienne, il peut oublier les passions du présent sans entrer dans celles du passé, et les résultats atteints par tout érudit seront vérifiés non seulement par ses collègues mais aussi, si les résultats survivent, par leurs successeurs. En plus de la tradition systématique, de la tradition de sens commun, il y a ^{donc} aussi l'érudite. Toutes trois

peuvent subir décadence et corruption. Mais c'est l'érudite qui peut émigrer vers les temps antérieurs, qui peut discerner leur vérité et erreur, leurs valeurs et aberrations, qui peut être provoquée par le passé à critiquer le présent et, par cette critique, provoquer un renouveau. C'est par de tels renouveaux que l'on rencontre le critère éloigné de vérité, le critère qui consiste en une double authenticité — l'authenticité de la tradition dont on a hérité et l'authenticité de la propre assimilation qu'on en a faite.

(Traduction de l'anglais par Pierre-Hervé Lemieux,
Lettres françaises, Université d'Ottawa)